

2

Ailleurs



Rêver est être absent. Occupé ailleurs. Ne plus être là. Être là et ailleurs en même temps. L'âme absente occupée aux enfers... Ce visage est ailleurs, comme moi-même le regardant je suis ailleurs. Visage prétexte, objet de mes projections, nourriture de mes fantasmes. Femme alibi (*alibi* : ailleurs).

Pourquoi est-elle ailleurs ? Elle regarde ailleurs.

Une figure peut être présentée frontalement, me fixant et me sondant, m'hypnotisant ou bien s'emparant de mon regard, figure effectivement présente comme maintes figures sacrées, me renvoyant à moi-même et au secret centre de mon cœur, regard fixe de serpent prédateur. Regard des icônes, comme aussi des photos d'identité... Comparutions (ce qui comparait devant le regard, et ce qui somme à comparaître).

Au contraire comme ici la figure peut être présentée de biais, ou de 2/3 face, ou de 3/4 face, semi-profil, etc. Elle ne me regarde pas, mais autre chose, une autre direction ; et moi-même je la surprends regarder ailleurs. Ce n'est plus son regard qui est prédateur, mais le mien. Je suis « voyeur », surprenant une intimité qui ne m'était pas destinée. Je la vois et elle ne me voit pas. Elle rêve et je rêve sur elle, comme elle, d'elle. Ce n'est plus la figure sacrée que j'ai dite plus haut, inspirante, voulant par sa présence m'insuffler souffle, force, esprit, figure spirituelle (*spiritus*, en latin). Figure au contraire psychologique, parlant à mon âme (*psyché*, en grec), sollicitant fantasmes, inspirations, fictions, rêveries – précisément par son absence. Non pas « surnaturelle » ou d'un ailleurs assignable, mais irréaliste ou d'ailleurs indistincts, suggérant des directions non encore vues ou explorées.

Son absence même, le point de fuite situé hors de l'image, dans la direction du regard, postulent un *hors-champ*. Dans les figures frontales il n'y a pas de hors-champ. Toute perspective y est « inversée », en avant de l'image, dans le cœur même du spectateur (les yeux fixes des icônes « louchent »). Mais le hors-champ crée le mystère, et ce mystère n'est pas en moi, mais au-dehors. L'obliquité des lignes de fuite induites par le regard rêveur m'arrache à moi-même. Dépossession, non pas retrouvailles. Aspiration hors de soi, et non plus inspiration intériorisée. Art fictionnel, non hiératique. Le sacré m'obsède, mais la fiction me tire hors de moi.

On ne réfléchit pas assez au hors-champ dans une image. Parfois le champ d'une image n'est que le support d'un hors-champ bien plus vaste, bien plus important. Si ce qu'on appelle la « poétisation » est l'augmentation de la suggestion et du non-dit, tout ce qui indique un hors-champ ou une perspective extérieure à soi l'augmente. Amplifié aussi est le désir : il se nourrit de son propre manque.

Hypothèse d'un visage. Que voit-il, que fixe-t-il ? Si regarder quelqu'un en face est le juger ou se livrer à lui, regarder ailleurs est lui échapper. Regard fuyant, regard en fuite. Femme fuyante, toujours m'échappant. Par là précieuse, évidemment. Je ne poursuis que ce qui me fuit. Rien ne m'est que prétexte, et tous mes désirs sont mes alibis. Tortures de l'ailleurs, jalousie – ou adoration, comme ou voudra ou comme on sent son âme, mais toujours en questions... À la question, en questions, en question... Cette image n'est pas affirmative.

Rêve atteignable, ou inaccessible ? La proximité du point de vue (cadrage et mise au point très proches du sujet) ici ne doit pas tromper. Il faut aussi considérer l'angle de vue, qui est ici la contre-plongée. Cette dernière (l'appareil est

situé plus bas que le sujet), dit-on souvent, « met en valeur ». Mais pourquoi ? Peut-être parce qu'elle nous rapetisse, nous « infériorise ». Jamais nous ne serons à ce niveau. Et si ce visage est proche (la prise de vue est proche de la macro), il nous domine. On peut peut-être le toucher, mais avec précaution ou égard. Allégeance, soumission, prière, dépôt des armes ou reddition, tout cela est impliqué par le choix de la contre-plongée. Respect, révérence réitérée. Se retourner pour admirer – *adspicere, respicere*. À cela s'oppose la vue en plongée, ou d'en haut, qui est méprisante (*despicere*).

Aussi la douceur. La lumière est transitionnelle, non violemment ou brutalement contrastée. Le tirage n'est pas dur, comme si accuser fortement les traits d'un visage le rendait à son tour accusateur. Le rêve se gagne quand l'image se perd dans le flou et la brume. À cela servent en photo les diffuseurs, les filtres, les éclairages doux ou tamisés. Images *glamour* (studio d'Harcourt, etc.), aux éclairages savants et valorisants.

Aussi la pose. Car en même temps l'accent expressif créé par le cadrage s'oriente vers la nostalgie, la mélancolie, la tristesse. De toute façon, même si le visage est pris en contre-plongée, le regard de la figure domine ce qu'elle regarde, le point de fuite étant situé plus bas que les yeux (on peut créer cet effet soit par un léger basculement du cadrage, soit par une légère inclinaison de la tête du modèle – mais le résultat est le même). Comme si le désenchantement valorisait. Le bonheur attire peu. La tristesse nous étreint davantage. L'ailleurs triomphe du présent. La nostalgie, de tout voyage. Ce visage séduit, enchante – comme par désenchantement.

Vérité multiple d'un visage, ou au moins, ici, dédoublée. Certains visages somment (à être, à se scruter, à se voir stupéfait, etc.), ou invitent à se découvrir, ou à se trouver ou à se retrouver. Ils conduisent, font trouver un chemin, aussi font comprendre. Mais celui-ci dé-route l'esprit ou le dé-vie. Il séduit, écarte de soi (*seducere*) : j'y rêve, et je m'y perds.

© Michel Théron – 2011

À suivre...